

Mexico depuis quatorze mois, pendant lesquels j'avais fait à cheval, dans l'intérieur de la république, plus de quatorze cents lieues : c'est la distance à peu près du Havre à New-York. Rentré dans la vie civilisée je dépouillai mon accoutrement de voyageur, dont je ne gardai que les longs éperons que j'avais si longtemps chaussés, et le zarape qui m'avait abrité de la rosée de tant de nuits froides comme du soleil de tant de jours brûlants. »

Cette manière de voyager à cheval (la vraie en définitive pour qui veut connaître et étudier) était la seule que Gabriel Ferry aimât, et elle lui était devenue si familière que, en 1840, dans un voyage qu'il entreprit dans le nord de l'Espagne, et notamment dans la Biscaye, il dut s'en servir encore.

La guerre civile, qui désolait ce malheureux pays, était arrivée à sa dernière période, mais les bandes carlistes et les détachements christinos ravageaient encore les campagnes en commettant souvent d'horribles cruautés.

Le service des postes était interrompu ; les guides osaient à peine accompagner le voyageur. Malheur à ceux qui paraissaient suspects ; les christinos les fusillaient immédiatement ; les carlistes, probablement dans le but d'économiser leur poudre, se contentaient de les pendre au premier arbre venu !

Gabriel Ferry eut le bonheur d'échapper aux uns et aux autres, et son voyage ne fut marqué par aucun accident.

II

Gabriel Ferry revint du Mexique au commencement de 1837 : il y était resté environ sept ans. Il dut à ce long séjour de connaître les mœurs mexicaines dans leurs moindres détails : usages, coutumes, superstitions, lois, institutions, vices, abus, rien ne lui échappa.

Il ne faudrait pas croire cependant qu'il se mit à raconter tout de suite les aventures qui lui étaient arrivées, ou les choses étonnantes qu'il avait vues.

Il ne devait le faire que plus tard.

Mais disons-le dès à présent : jamais les lettres ne furent son occupation principale ; elles furent pour lui un délassement de ses affaires ; elles devinrent l'occasion de se rappeler et de fixer des souvenirs qui lui étaient chers. Peut-être est-ce à cette disposition particulière qui lui laissait tout le temps de méditer sa pensée, qu'il faut rapporter cette élégance de forme, cette pureté de style dont tous ses ouvrages sont empreints. La nature même de ses occupations devait éloigner de lui toute idée de culti-

ver les lettres, si l'on pouvait se soustraire à cette destinée, que nous portons chacun en nous, et qui nous ramène tôt ou tard dans la voie première où les circonstances nous ont empêché de marcher d'abord.

En 1840 Gabriel Ferry avait acheté une charge de courtier d'assurances maritimes, charge dont il se démit en 1844 pour devenir directeur général de la compagnie d'assurances maritimes l'*Espérance*. Ce fut cependant dans le cours de cette même année qu'il écrivit pour quelques journaux, sous le titre *Des Révolutions du Mexique*, l'histoire animée des hommes qui, de 1817 à 1843, ont pris une part active dans les affaires de ce pays¹. Ces biographies, faites avec une grande fidélité, puisque l'auteur avait vu, dans leur pays même, les individualités dont il retraçait la physionomie, furent remarquées.

Bientôt la *Revue des Deux-Mondes* accueillit le récit du *Pêcheur de perles*, qui ouvre la série des *Scènes de la vie sauvage au Mexique*. Le succès de ce premier récit fut tel que les pages de cette publication lui furent désormais ouvertes.

¹ *L'Illustration*, et le *Courrier Français* (alors sous la direction de Léon Faucher). Ces biographies forment, dans leur ensemble, une partie importante de l'histoire du Mexique contemporain.

C'était là un grand honneur pour un commençant : en 1845 tous les collaborateurs de la *Revue des Deux-Mondes*, étaient des hommes d'État, des hommes célèbres dans les sciences, des écrivains illustres dans le domaine littéraire. Les récits qui succédèrent au *Pêcheur de perles* eurent un succès toujours croissant, et intéressèrent vivement le public auquel ils s'adressaient.

Dans les *Scènes de la vie sauvage au Mexique*, Gabriel Ferry retraça toutes les aventures qui lui étaient arrivées dans son excursion au désert, toutes les choses curieuses qu'il avait eu occasion d'y voir.

Il s'y montre à la fois écrivain et voyageur. Peu d'Européens avant lui avaient visité avec attention les provinces éloignées de la république mexicaine : société presque inconnue où la civilisation semble n'avoir jeté quelques lueurs douteuses que pour y raffiner la sauvagerie des mœurs. Et comme dans son récit il sait bien rendre toute l'originalité, toute l'étrangeté des choses dont il fut témoin ou acteur ! sa narration est vivante ; on le suit dans ses pérégrinations : on assiste avec lui aux exploits de ces hardis pêcheurs de perles du golfe de Californie qui ne s'effraient pas d'aller chercher leur proie, au fond d'une mer sillonnée de requins ; à ces prononciaments de province, échos de ceux de la capitale du

Mexique, où un soldat de fortune, poussé par l'ambition et le découragement, n'hésite pas à engager son pays dans la guerre civile ; à ces audacieuses scènes de contrebande, aidées et favorisées par les employés du fisc eux-mêmes ; aux labeurs du gambusino qui, dévoré de la soif de l'or, pénètre dans les redoutables solitudes du désert, dénué de toute ressource, muni de sa seule barreta (pique) ; aux prouesses de ces dompteurs de chevaux sauvages qui rappellent à l'esprit celles des anciens centaures ; aux dangers de ces intrépides coureurs des bois qui, dans leurs courses, font une guerre sans relâche ni trêve aux Indiens et aux bêtes féroces ; aux coups de mains de ces Saltéadores qui inspirent un égal effroi aux voyageurs et à la justice avilie.

Aujourd'hui on ne voyage plus ainsi ; et cependant en dépit des fatigues, des périls, des privations, de tels voyages offrent un attrait irrésistible : les magnifiques paysages que l'on traverse ; les haltes dans la forêt autour de l'arbre séculaire, converti avec une prodigalité royale en brasier gigantesque ; les hommes que l'on rencontre, représentants d'une société inconnue, héros sauvages comme la nature qui les entoure, tous ces incidents si étranges, si variés sont pour le voyageur autant de compensations qui lui font oublier ses fatigues.

Comprenant avec un tact exquis que les aventures dont il se fait le narrateur, sont assez frappantes par elles-mêmes, Gabriel Ferry ne vise jamais à l'effet ; son style est celui de l'homme qui a vu, et qui déroule ses souvenirs comme sa mémoire les lui présente.

Il aborda ensuite les *Scènes de la vie mexicaine* proprement dite, c'est-à-dire le récit des événements dont il avait été acteur ou spectateur à Mexico même¹, et Dieu sait s'ils lui firent défaut !

Le cadre ici change de nature, mais les faits ne sont pas moins surprenants ; à force d'originalité, ils semblent imaginaires, ils paraissent empruntés à quelque fiction fantastique. Le roman est tellement dans les mœurs au Mexique que celui qui veut les retracer fidèlement, s'expose à passer pour un conteur peu scrupuleux, quand il n'est que simple historien.

Ne la croirait-on pas détachée d'une légende du

¹ Pour ne pas laisser de confusion dans l'esprit du lecteur nous devons dire que les *Scènes de la vie Mexicaine* se divisent en trois séries :

1^o Les *Scènes de la vie sauvage au Mexique* ;

2^o Les *Scènes de la vie mexicaine* ;

3^o Les *Scènes de la vie militaire au Mexique*.

Un lien commun relie ces trois volumes qui forment dans leur ensemble, une histoire complète, un tableau détaillé de la civilisation mexicaine, considérée sous toutes ses faces.

(Note de l'éditeur.)

moyen âge cette scène de *Fray Sérapio*? Et ce récit de *Remigio Vasquez* n'est-il pas pathétique comme la jeunesse tranchée avant le temps? Ces traits d'originalité singulière que Gabriel Ferry observa au Mexique ne doivent pas être tous rapportés à l'esprit et aux mœurs de ses habitants : il faut faire aussi la part des antécédents politiques de ce pays. L'Espagne avait adopté envers le Mexique un système particulier d'isolement : tandis qu'elle recevait les étrangers dans les ports du Pérou, du Chili, de la Plata, elle fermait soigneusement ceux du Mexique. Tout passeport était refusé aux indigènes qui voulaient sortir du royaume ; tout commerce avec les Européens leur était interdit : l'Espagne s'en était réservée seule le monopole. Ainsi séquestré, le peuple mexicain n'avait pu se mettre au niveau des autres peuples ; il avait conservé les idées et les usages d'un autre âge. C'est ce que remarquèrent avec un indicible étonnement les voyageurs qui abordèrent dans cette contrée, lorsque la république, après l'heureuse issue de la guerre de l'indépendance, eut rendu libre l'accès de son territoire : ils trouvèrent un peuple qui avait conservé pour ainsi dire les mœurs et les idées du XVI^e siècle.

Du temps de Gabriel Ferry ce caractère s'était déjà altéré au contact des étrangers et des idées euro-

péennes, mais il en subsistait encore assez de vestiges pour surprendre la curiosité. Au milieu des scènes qui divertissent son instinct aventureux, il est une chose cependant qui n'échappe pas à sa sagacité ; c'est la décadence précoce de cette république née d'hier : il aperçoit les vices qui ont présidé à sa constitution, sa pénétration devine les abus qui tarissent sa prospérité, qui arrêtent ses progrès, mais il reconnaît que le plus pernicieux et le plus enraciné est le déplorable esprit qui anime l'armée.

Spectateur d'une insurrection militaire, fomentée à Mexico par Santa-Anna contre le général Bustamante, son heureux compétiteur à la présidence, Gabriel Ferry assiste à tous les préliminaires de ce mouvement : un soir à la nuit close il aperçoit à une petite distance d'une des portes de Mexico une troupe de conjurés qui attendait pour pénétrer dans la ville, qu'une autre troupe avec qui elle avait des intelligences, vint lui en donner le signal¹.

« Au centre de cette troupe, et vivement éclairés par la flamme de torches de résine, venaient sur deux chevaux dont ils comprimaient l'ardeur, deux officiers en tenue de campagne, c'est-à-dire moitié militaire, moitié bourgeoise. Celui qui marchait en

¹ Voir dans les *Scènes de la vie mexicaine*, le capitaine Don Blas.

tête avait une physionomie et une tournure qui me frappèrent doublement en ce qu'elles éveillèrent en moi un sentiment de curiosité et un vague ressouvenir. C'était un homme qui paraissait avoir quarante-cinq ans, de haute taille et d'un teint jaunâtre. Un front élevé, dont le chapeau ne dissimulait qu'imparfaitement la proéminence, un menton arrondi et peut-être trop fort pour la régularité des traits, dénotaient chez lui la persistance et la ténacité. Son nez, légèrement aquilin, ses grands yeux noirs, pleins d'expression, sa bouche mobile, lui donnaient un air de noblesse remarquable, des cheveux noirs et bouclés couvraient ses tempes, et ombrageaient ses joues aux pommettes un peu saillantes. Je remarquai que l'une des mains du cavalier, celle qui tenait la bride du cheval, était mutilée.

« ... Je reconnus bientôt en lui l'homme qui depuis vingt-cinq ans a été le mauvais génie du Mexique, la cause ou le prétexte de toutes ses révolutions, en un mot le général don Antonio Lopez de Santa-Anna. »

Après douze jours de combats et d'anarchie, l'insurrection fut vaincue et Santa-Anna obligé de se retirer : notre voyageur en avait assez vu pour juger cette armée dont les officiers, sur la promesse d'un grade, n'hésitent pas à engager leur pays dans la

guerre civile, et dont les soldats, au milieu du combat, vendent leurs cartouches aux factieux !!

Bientôt Gabriel Ferry sentit son talent se développer et grandir; ses cadres habituels ne lui suffirent plus; il essaya du roman à la façon de Cooper, et il y réussit du premier coup.

Le *Coureur des Bois* ouvrit la nouvelle carrière de l'écrivain qui s'exerçait à de plus vastes compositions; ce premier coup d'essai fut une victoire.

Peu de romans aujourd'hui sont plus connus que le *Coureur des Bois*; de nombreuses éditions l'ont popularisé¹. Avant son apparition il n'existait peut-être pas de roman français de ce genre : la traduction des ouvrages de Cooper avait excité l'admiration sans produire cependant aucune œuvre originale qui s'en rapprochât : c'est que ce genre ne se contrefait pas, il demande l'expérience des objets qu'il décrit. Véritable épopée du désert, le *Coureur des Bois* en retrace à grands traits toutes les scènes; ses mœurs et ses habitants y sont reproduits avec la fidélité d'un objectif, mais pour que le tableau soit plus saisissant et plus varié, l'auteur a bien soin de

¹ Entre autres le *Salut public* de Lyon; le *Journal de Dijon*; l'*Impartial* de Rouen.

Le capitaine Mayne-Reid a traduit dernièrement le *Coureur des Bois* en anglais.

l'animer par le contraste d'événements de la vie civilisée et de scènes de la vie sauvage; l'imagination, toujours en éveil, est sollicitée par des motifs d'intérêt puisés à ces deux sources.

..... Quoique publié à une époque où les préoccupations politiques détournaient tant soit peu les esprits des choses littéraires, le *Coureur des Bois* obtint un vrai succès¹; à peine était-il achevé qu'on en faisait une traduction allemande à Leipsick, et qu'un grand nombre de journaux de province le reproduisaient dans leurs colonnes².

Dans ses excursions à travers les provinces mexicaines, Gabriel Ferry avait eu souvent l'occasion de rencontrer d'anciens guerilleros qui avaient pris part à cette guerre de l'indépendance qui affranchit le Mexique de l'Espagne, après trois cents ans d'asservissement.

Avec l'esprit curieux qui lui était propre, il les interrogeait sur les causes secrètes, sur les faits peu connus de cette guerre, et dans les haltes d'une route accomplie ensemble, il sollicitait, il provoquait le récit de leurs exploits, des actions dont ils avaient été témoins ou acteurs. Grâce à leurs souvenirs l'histoire

¹ Il parut en 1850 dans *l'Ordre*.

² Deux traductions anglaises de *Costal l'Indien*, dont l'une est du capitaine Mayne-Reid viennent également d'être publiées à Londres, où le nom de Gabriel Ferry est bien connu.

se dépouillait de son manteau d'austérité, pour s'égarer du charme de la tradition ornée par la bouche de témoins oculaires de tout l'attrait qu'aurait pu avoir la fiction; le cadre historique s'élargissait sans s'altérer; laissant entrevoir, à côté des principaux personnages, d'autres figures moins connues, mais empruntant un intérêt de plus à cette réserve de l'histoire sur leur compte.

..... C'est que c'est en effet une étrange guerre que celle de l'indépendance mexicaine: ses commencements surtout offrent des circonstances extraordinaires. Pour consolider l'asservissement du Mexique, l'Espagne s'était servie principalement des prêtres; ceux-ci avaient entretenu le peuple dans une ignorance systématique dont il se ressent encore; eh bien! par un singulier retour des choses d'ici-bas, ce furent précisément des prêtres qui inaugurèrent l'insurrection; ils ne se bornèrent pas à la favoriser de leurs vœux ou de leurs prières: ils y jouèrent un rôle actif; ils s'improvisèrent généraux, et conduisirent presque toujours avec succès les populations au combat.

Ce fut en 1810 qu'un prêtre obscur jusqu'alors, Hidalgo, curé du petit village de Dolorès, près de Guanajuto, donna le premier le signal de la révolte contre les Espagnols. Quelque temps après, il commandait une armée de soixante mille insurgés; par-

tout sur son passage, les provinces se prononçaient en sa faveur : il faillit même s'emparer de Mexico, mais pris par trahison, il fut fusillé. Après lui, d'autres champions, improvisés par les circonstances, tels que Morelos, Rayon, Terran, Torrès, se saisirent du drapeau de l'indépendance, qui après dix ans d'une lutte acharnée (1821), mêlée de revers et de succès, devint une réalité pour le Mexique.

Comme ses souvenirs, ses récits d'anciens guerriers étaient restés profondément gravés dans l'esprit de Gabriel Ferry, plus tard il en fit le sujet de ses *Scènes de la vie militaire au Mexique*, tableau coloré d'actions que l'on croirait empruntées aux temps antiques, et qui montrent que quel que soit le climat, quelle que soit l'époque, les peuples font toujours preuve du même esprit d'héroïsme, quand ils combattent pour leur indépendance et leur liberté¹.

La guerre de l'indépendance mexicaine inspira encore une fois Gabriel Ferry dans cet émouvant roman de *Costal l'Indien*.

¹ Les *Scènes de la vie militaire*, qui forment la troisième série des études de Gabriel Ferry sur le Mexique, renferment cinq récits :

1° *Le capitaine Ruperto Castagnos* ;

2° *Les sept Norias de Bajan* ;

3° *Le soldat Cureno* ;

4° *Cristino vergara* ;

5° *Le Rastréador*.

C'est en partie le récit des exploits de *Morelos*, le plus grand peut-être des généraux de l'insurrection mexicaine. Moins célèbre en Europe que *Bolívar*, Morelos montra un génie militaire non moins étonnant que celui du libérateur du Pérou; prêtre comme Hidalgo, il était curé du petit village de Caracuaro¹, quand en 1810 une circonstance étrange vint lui révéler sa vocation, et l'année suivante (1811) il était général d'une petite armée, livrait aux Espagnols vingt-six batailles, et était vainqueur dans vingt-deux. Pendant cinq ans il devint le fléau de ces derniers, et leur fit éprouver d'immenses pertes.

Ce thème de composition appartient tout entier à Gabriel Ferry, moins parce qu'il a été le premier à s'en emparer, et à porter la lumière sur des faits peu connus avant lui, que par la manière saisissante dont il l'a traité.

Cet esprit si original ne restait pas cependant toujours circonscrit dans ses sujets favoris : il aimait à faire des excursions dans un autre domaine, comme pour prouver la flexibilité de son talent, témoin ce roman de *Tancrède de Chateaubrun*, piquante étude de certains côtés des mœurs parisiennes. Mais dans un ouvrage, dont le but ostensible n'est que d'être amu-

¹ Voir l'introduction de *Costal l'Indien*.

sant, Gabriel Ferry laisse encore l'empreinte de sa vigueur habituelle d'idées. Sa fiction n'est qu'un cadre pour combattre, d'une manière habile, une loi étrange, que l'on est étonné de voir exister encore de nos jours, et qui fait ombre dans notre législation si éclairée (la loi de la contrainte par corps). Les ressorts de son intrigue sont autant d'arguments victorieux en faveur de la cause qu'il plaide, et à la fin du livre, on se trouve avoir lu un roman ingénieux et un plaidoyer intéressant.

C'est dans l'histoire contemporaine que Gabriel Ferry prit le motif de *la Chasse aux Cosaques*¹; dans cette composition il embrasse non-seulement le récit de quelques faits peu connus de l'invasion de 1814; mais il retrace également avec son habileté habituelle l'histoire des sociétés qui, sous l'Empire, s'étaient organisées au sein même d'une partie de l'armée contre le conquérant qui alors étonnait le monde!

Le colonel Oudet, dont Charles Nodier a si longuement parlé, avait rallié tous les mécontents, les avait constitués en société sous le nom de Philadelphes, et un jour ils se trouvèrent assez forts pour concevoir

¹ Roman posthume, publié dans la *Patrie* en 1853, avec un grand succès d'actualité, à cette époque de guerre contre la Russie.

le projet d'enlever Napoléon au milieu d'un de ses voyages!

On connaît la mort mystérieuse d'Oudet, le soir de la bataille de Wagram! mais elle ne désorganisa point les Philadelphes; ils se fortifièrent de l'adjonction d'autres sociétés, notamment celle des Éveillés d'Allemagne qui ne pardonnaient pas au nouveau Charlemagne d'avoir envahi trois fois leur territoire; dans tout le cours de son règne, Napoléon sentit l'action occulte de ces sociétés militaires, sans jamais pouvoir saisir le fil invisible qui les guidait.

Quand, en 1812, les généraux Mallet et Lahorie vinrent proclamer audacieusement la mort de l'empereur, alors dans les steppes de la Russie, ils trouvèrent, qu'on le croie bien, moins de gens crédules que de gens complaisants, à le paraître.

La présence de Moreau dans les rangs de l'armée russe¹ donna lieu, dans le temps, à une version que l'histoire n'a pas recueillie, mais qui n'est peut-être pas sans vraisemblance, et que Gabriel Ferry a rapportée dans son ouvrage. Il paraîtrait que quatre mille Philadelphes, répandus dans plusieurs régiments, devaient, à un moment donné au milieu de la bataille de Dresde, se rallier subitement entre eux,

¹ Voir à cet égard le *Journal des Débats* du 25 décembre 1814.

entourer Napoléon, et le livrer à Moreau, à Bernadotte et à l'empereur Alexandre : une vigoureuse charge de la cavalerie alliée devait appuyer ce mouvement. Par cet audacieux coup de main, fomenté dans son sein, l'armée française décontenancée, privée de son général, rencontra deux chefs improvisés dans Moreau et dans Bernadotte, qui lui avaient laissé de brillants souvenirs, et dont la valeur était chère à son orgueil : les alliés, faisant la guerre à Napoléon et non à la France, s'arrêtaient, signaient une paix, dont les premières conditions auraient été la déchéance de l'ennemi commun, et la rentrée des Bourbons : les désastres de l'invasion de 1814 auraient été peut-être ainsi évités. Le boulet qui vint fracasser Moreau, presque au début de la bataille de Dresde, fit avorter ce plan en désorientant les alliés et les philadelphes. Combiné avec de tels éléments, on se fait facilement une idée de l'intérêt qu'offre le roman de Gabriel Ferry.

Le dernier des ouvrages qu'il ait écrit est un petit volume, deux récits seulement le composent : *Les Squatters*, tableau de la vie de ces rudes défricheurs de forêts de l'Amérique du Nord : pionniers de la civilisation dont la mission est de déblayer le terrain pour faire place aux villes. — Puis *La Clairière du bois des Hogues*, émouvant épisode des côtes de la mer.

Familier avec toutes les questions d'art, avec celles surtout qui touchent à la peinture, Gabriel Ferry rendit compte dans l'*Ordre*, du Salon de 1850-1851.

Il fit preuve d'un jugement sûr, et d'une critique éclairée : un grand nombre d'artistes, alors à leurs débuts, qui depuis ont conquis la célébrité ou la notoriété, y sont appréciés avec un tact qui ressemble à un pressentiment de l'avenir ¹.

III

La composition de ces divers ouvrages n'avait demandé guère plus de cinq ans à Gabriel Ferry, et nous l'avons dit, les lettres n'étaient pas son unique occupation : ceci donne la mesure de ce qu'il aurait pu faire, si la destinée avait été envers lui plus libérale d'années.

On était en 1851.

A cette époque les esprits étaient tournés vers l'émigration. L'Amérique et l'Algérie étaient devenues le but de tous ceux qui désespéraient de parvenir

¹ Voir l'*Ordre* des premiers mois de l'année 1851.